

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

LE DERNIER THÉ DE MAÎTRE SOHÔ

CYRIL GELY

LE DERNIER THÉ DE MAÎTRE SOHÔ

Roman



© Arléa, mai 2024.

© À vue d'œil, 2024,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0767-1

ISSN : 2555-2848

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

*La sagesse de tout l'univers
se trouve dans un bol de thé.*

I

Akira Sohô était fils de samouraï.
Et samouraï lui-même.

Il tenait le monde au bout de son
sabre.

Il avait gagné de nombreuses
batailles. Il en avait perdu quelques-
unes aussi. Son corps n'était qu'une
cicatrice. La plus petite, ronde et
ocre, avait la taille d'une balle. La
plus grande lui balafrait le torse, de
l'épaule gauche au flanc droit.

Akira Sohô avait aimé l'aube immo-
bile avant l'assaut, l'odeur des ceri-
siers en fleur au milieu des combats,
et la clarté de la lune quand la vic-
toire était sienne.

Pourtant, un soir d'été 1853, en dépit de toutes les règles, il avait laissé son sabre au fourreau. Il avait cessé de se battre et était rentré chez lui, retrouver sa femme, à Okazaki.

– Toi, et la fraîcheur des pins, avait-il simplement dit.

Depuis, chaque matin, il portait de l'eau à ébullition, y jetait quelques feuilles de gyokuro ou de sencha, et le reste de la journée il savourait son thé.

De l'autre côté du Japon, à Niigata, Monsieur Ozu produisait et vendait du saké.

Il tenait les hommes au cœur de ses bouteilles.

Un soir d'été 1853, le même soir où Akira Sohô tourna le dos à la guerre, Monsieur Ozu avait bondi de joie. Sa fille Ibuki était née. Mais passé l'aube son ivresse avait viré au chagrin. Sa femme adorée avait succombé à une fièvre brutale.

Monsieur Ozu, dès lors, s'était noyé dans son saké.

Longtemps. Entièrement.

Au point que les villageois s'inquiétèrent.

Puis une nuit Monsieur Ozu sortit de sa torpeur. Ce n'étaient pas les chiens errants qui hurlaient à la mort, ni le chant des cigales, mais un cri qu'il semblait entendre pour la première fois. Celui de sa fille.

Il s'approcha et la prit dans ses bras. Les yeux embués de larmes, il lui sourit.

— Ibuki, murmura-t-il.

Les Ozu produisaient et vendaient du saké depuis huit générations. Peut-être le meilleur du Japon. L'empereur lui-même l'avait apprécié à quatre reprises, dit-on, le jour de son mariage. Un honneur indicible qui avait rejailli sur la famille entière.

— Un bon saké, confessait Monsieur

Ozu à sa fille, le soir pour l'endormir, c'est l'harmonie parfaite entre le riz et l'eau. Un riz onctueux et une eau de très grande qualité. Ici à Niigata nous avons la chance d'avoir les deux. Des rizières à perte de vue qui se fondent dans les brumes et le flanc des montagnes. Et la neige qui tombe en abondance nous apporte cette eau d'une pureté exceptionnelle.

Ibuki gazouillait, observait l'homme qui la berçait.

— Sais-tu que l'empereur, le jour de son mariage...

— Oui, père, s'exclama-t-elle tout à coup le matin de son quatorzième anniversaire. Tu me l'as répété cent fois.

Les Ozu de Niigata s'étaient installés à l'entrée du village en 1678

et avaient établi leur brasserie, qui sentait bon les effluves de riz brûlant, l'odeur sucrée du bois et le doux parfum de l'alcool, sur la rive est du fleuve Shinano.

1678. Huit générations.

Pourtant, quand Ibuki eut vingt ans, elle fixa tendrement son père et dit :

- Non.
- Non ?
- Il n'y en aura pas une neuvième.

Depuis ce terrible été 1853, Monsieur Ozu n'avait pas bu une goutte d'alcool. Mais ce matin-là il sentit son palais s'assécher.

– Et qu'aimerais-tu faire ? se risqua-t-il.

– Samourai.

Monsieur Ozu manqua de s'étouffer.

Ibuki tenait de sa mère des yeux sombres et intenses, qui laissaient deviner une volonté indéfectible. De son père elle avait pris la peau blanche, comme le saké qu'il vendait, son corps frêle et sa santé fragile qui l'obligeait à s'aliter dès l'arrivée des grands froids.

- Et puis, et puis...
- Quoi ?
- Tu es une femme !
- Père, depuis des années je vais chaque jour dans les montagnes et je donne mille coups de sabre.
- En donnerais-tu deux mille ce n'est pas un métier pour une femme. Ce n'est même pas un métier ! On naît samouraï, on ne le devient pas.
- Justement, je ne suis pas née pour vendre du saké.